



COPIE INTERDITE SANS AUTORISATION DU CFC

## Wang Anyi choisit pour décor une énigme : Shanghai La « ville insomniacque »

### LE CHANT DES REGRETS ÉTERNELS

de Wang Anyi.

Traduit du chinois par Yvonne André  
et Stéphane Lévêque.  
Philippe Picquier, 678 p., 23 €.

C'est une musique insistante, souterraine et terriblement oppressante qui se dégage du beau roman de Wang Anyi – comme le chant profond d'une ville, Shanghai, dont la romancière a fait la matière première de son livre imposant. Née à Nankin en 1954 et grandie à Shanghai, auprès de parents eux-mêmes écrivains, Wang Anyi est sans doute l'un des auteurs les plus lus de l'ère post-Mao. L'un des plus commentés aussi.

Expédiée à la campagne à l'âge de 16 ans en tant que « jeune instruite », l'auteur a vu sa jeunesse brisée par la révolution culturelle et son cortège de violences. Mais au lieu de se laisser écraser par cette brutalité politique, elle l'a transcendée en devenant un écrivain capable de briser des tabous. Ses personnages, qu'ils surgissent dans des romans ou des nouvelles, savent exprimer des sentiments intimes, notamment en ce qui concerne les relations amoureuses et la sexualité.

Dans *Le Chant des regrets éternels* (titre d'un poème classique de Bai Juyi, au IX<sup>e</sup> siècle), Shanghai est la matrice de cette humanité condamnée à souffrir. C'est dans ses ruelles étroites, dans ses échoppes et dans ses cours que se développe l'intrigue d'un roman fleuve (l'ensemble souffre d'ailleurs de certaines longueurs), étendu sur plu-

sieurs décennies. Ts'iyao, la jeune fille puis la femme qui se trouve au centre de l'histoire, n'a pas 20 ans quand s'ouvre le récit, à l'aube de la révolution de 1949. C'est une gamine encore, comme l'héroïne d'*Amère jeunesse*, un autre roman très intéressant de Wang Anyi (Bleu de Chine, 2004). Une gamine qui rêve de cinéma, cette « métaphore de l'existence » et finit par entretenir une liaison dangereuse avec un notable politique, quand survient la tourmente de la révolution culturelle. Obligée de se dissimuler aux yeux des autorités, d'essayer de devenir en quelque sorte invisible, Ts'iyao refait surface au seuil des années 1980, lorsque la situation politique se normalise un peu ; mais le temps perdu l'est à tout jamais.

L'écriture très précise, très ciselée de Wang Anyi, lui permet de rendre compte avec beaucoup de délicatesse des émotions, des angoisses et des hontes de ses personnages. Mais c'est l'évocation de la ville qui est la plus frappante, la description extraordinaire de sa géographie labyrinthique, de ses odeurs, de son « grand bourdonnement », de ses « immeubles d'habitation » dans lesquels on croirait qu'« une armée entière est passée au galop », des « lumières » qui « forment des guirlandes sur les rideaux de mousseline blanche », le long des rues de cette « ville insomniacque ». Encore plus qu'un personnage, Shanghai est un souffle, un monde à soi tout seul, une « énigme non résolue », le miracle d'une certaine continuité, en dépit des retournements politiques et des changements de régime. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE